

2

Du bout des doigts, le tracé de sa bouche. Ce comble de l'âme qui affleurerait mes propres lèvres me débordait – insoumise révolte d'étoiles, que l'on ne muselle pas, chant, que l'on n'ensevelit pas longtemps. On peut tout me refuser, mais l'amour, on ne me le prendra jamais. Il est si vrai que ce qu'on nous prend, nous prouvons par sa perte (serait-elle infime seconde d'absence) que nous ne l'avons jamais fait *nôtre*.

En ce sens déployé, enivrant, bouleversant comme une senteur, nous ne perdons jamais la vie. J'ai l'âme tatouée de quelques signes majeurs, le parfum nostalgique du jasmin, le ressac de la mer, le soir – je parle de la Méditerranée, mais de l'océan Indien encore, de l'Atlantique en fouets – l'insistance

de la mémoire à ne pas se laisser briser,
la peau de vies que j'ai aimées aussi fort
que les mots qui pourraient célébrer la
gratitude de ce qu'elles me donnaient
– de vivre d'aimer.

D'infiniment aimer. Dans ce plein
jour d'être qui illumine le souffle.

Qui pourrait nous voler l'élan de
dire oui au monde ? Qui peut détruire
la lumière fiancée à l'âme, promesse
de Présence ?

Je ne vis que d'aimer. De tout le
reste je meurs, je m'avance courbée
vers mon au-delà.

3

Souvenir d'un arrêt sur émerveillement.

Je la regarde, je suis d'un doigt qui épelle la vie et la réapprend le tracé de sa bouche, la pulpe de la lèvre supérieure. Suis-je toute là, présence, dans un geste émerveillé qui me rend un peu à moi-même, ou une partie de moi se tient-elle à distance du dessin de la chair, me gardant éblouie, troublée, respirant avec émotion devant le mystère de Dieu – dans le mystère d'aimer ?

C'est maintenant que je sais, maintenant que j'en écris : je ne me tiens pas à distance, je suis un peu tenue à distance par quelque chose – respect de ce qui fait apparition peu à peu, silence intime, ferveur – quelque chose de ma propre histoire exige cet instant suspendu, solitude et retrait.

Accepter la houle intérieure, et pourtant l'embrasser – lentement l'embrasser – comment faire, lèvres en larmes? –, besoin de l'étreindre, toute, et de l'écarter pourtant, de la regarder, de la dénuder là où elle ignore qu'on peut être nue.

Soudain un appel, muet, une vague blanche – pas même, une écume de silence : y voir – clair?

4

La première fois que j'ai vu son corps nu, il m'a caché le reste – de toute sa nudité, elle me cachait ce qu'elle était d'autre, que nue. Cela faisait un temps que je ne vivais plus dans cet espace-là – qui aborde les autres par leur corps. De plus loin que le corps venait mon désir d'abandon. J'aimais d'amour un être près de moi, et mes yeux ne déchiffraient plus les apparences. Les autres – qu'est-ce qui est *autre*? – je les écoutais, je les regardais dans les yeux, je gardais longtemps leurs mains dans mes rêves, pour comprendre.

Et puis sa nudité est venue, celle de sa peau, puis l'autre, la nudité entière de la chair dans la lente offrande d'un corps qui doit s'apprendre à surmonter *des* peurs, avant d'en dépendre et de ne

plus savoir s'exprimer que par ses peurs. Nudité qui me bouleversait par l'apprentissage d'elle que j'en ai fait – je n'avais jamais aimé une peau de cette nature – de cette *texture* –, presque dure à force d'être close, serrée, satinée. Une peau qui disait non au monde.

Il y avait du marbre dans cette peau de femme, de la tombe peut-être, et si j'ai atteint, un soir de plus de silence, la seconde où les paupières s'enchantent, où les lèvres rendent grâce sur l'aveu d'une vie qui connaît enfin de l'amour son naufrage le plus éblouissant, c'est, souveraineté d'aimer, que la passion, dans sa lumière, est plus puissante que ce qui restreint, que la dureté n'est jamais si dure que la tendresse peut être tendre, et l'amour aimant.

Et l'âme comblée de ce qu'elle nous offre de donner. Qui est l'autre nom de recevoir.